trmillo qui vous a applati vous et votre bonnet chinois du même coup.

— Être vrai, sé'gent Bou'guignon, répondit le nègre, mais moi avant de pè'de connaissance, avait tué deux Écossais qui voulaient p'ende inst'ument à moi.

— Et comment diable l'auraient-il accaparé ton instrument, puisque toutes ses sonnettes s'étaient refugiées dans l'intérieur de ton individu, repartit l'artilleur.

— C'est égal, eux voulaient le p'ende, et moi pas vouloi'.

— Enfin, n'importe ! poursuivit le grognard, il n'en est pas moins vrai que tous les mauricauds de la garde étaient de crânes paroissiens, et bien qu'ils ne fussent pas blancs, il se battaient comme des anges, et buvaient comme des éponges, voilà la chose.

— Le vin ét'e bon pour le cœu' de l'homme, répliqua le nègre ; sans le vin, pauv'e invalide se'ait bien malheu'eux, ca' lui ne pouvoi' plus songe' aux femmes blanches bien gentilles....

— Comment ! interrompit le grognard, est-ce que vous penseriez encore à l'amour ? vieux bonnet chinois ; allons donc, il faut laisser ce passe-temps aux jeunes gens ; mais nous autres, nous ne devons plus songer qu'à nettoyer à fond le bassinet de notre conscience pour paraître à la *grrrrande inspection du Père éternel, en attendant* que nous soyons appelés à la grande parade de l'éternité. Voilà la chose !

— Vous avez 'aison, sé'gent, fit le nègre.

— Je le crois bien, que j'ai raison ; je n'ai pas été vingt ans marguillier de ma paroisse pour des prunes, et les sermons de mon ancien curé ne sont pas tombés dans l'oreille d'un aveugle ; mais ne parlons pas politique. Voyons, mes anciens, seriez-vous sensibles à l'honnêteté d'un verre de vin de l'établissement du *Pont-de-Lodi ?* C'est un petit bouchon assez bien ficelé que j'ai reliqué dernièrement dans une de mes promenades champêtres, il n'y a pas loin d'ici....

L'invitation fut cordialement accueillie par les trois invalides, et on se rendit au cabaret du *Pont-de-Lodi* situé à l'entrée de l'avenue de Vauban.

Là, nos quatre amis après s'être fait servir un nombre raisonnable de bouteilles de vin, se mirent à raconter, les uns après les autres, les événements de leur existence depuis qu'il avait été séparées par les chances des combats. Les aventures de Pierret qui remontaient à plus de quarante ans, et celles de Lefèvre et de Tircis, qui avaient trente ans de date, ne pouvaient rien offrir de bien neuf ; mais l'histoire du grognard, excita les sympathies du groupe ; et lorsque le sergent de grenadiers, surtout, eut appris à ses anciens camarades qu'il avait été propriétaire, que sa fille était religieuse, et que son amitié pour le colonel d'Harleville, l'avait en quelque sorte rendu l'arbitre de cette noble famille, les trois braves ouvrirent des yeux grands comme la bouche d'un obusier :

— Ce diable de Bourguignon, se dirent-ils, a toujours été un homme dont auquel on n'a pas su rendre la justice qui lui était due : Si le petit caporal l'avait plus particulièrement connu, il serait indubitablement devenu général.

— Savez-vous, sé'gent, dit Tircis au grognard quand celui-ci eut achevé de parler, que vous avez joué un fameux 'ôle dans la vie civile ; moi, pauv'e noi', pauv'e soldat, je n'ai jamais 'ien su fai'e que de secoue' mon pavillon chinois, tandis que vous....

— Tircis, interrompit l'artilleur, tout le monde n'a pas les *moilliens* du sergent, outre que, comme tu ne l'ignores pas, c'était un troupier fini ; il avait, indépendamment du physique, une boussole autrement agraffée que la nôtre ; mais, en définitive, le voilà qui n'est pas plus avancé que nous, ce qui doit te prouver, mauricaud, que les talents d'agrément ne mènent, dans le civil, qu'à l'hôpital, et la bravoure, dans le militaire, aux Invalides.

— Voilà la chose, fit le grognard.

Et les quatre braves se mirent à boire, comme les vieux soldats savent boire, avec calme et tranquillité.

Si par hasard le peintre Bellanger eût passé par là, il aurait bien vite esquissé cette scène militaire, qui avait un caractère touchant de fraternité. Le pauvre artilleur qui n'avait point de bras, et qui ne pouvait conséquemment porter son verre à ses lèvres, était tour à tour servi par Pierret et Tircis, par Tircis surtout qui semblait s'être annexé à Lefèvre, tant il entourait ce vieux débris de soins et de sollicitude. Tircis n'en montrait pas moins pour Pierret, qui avait, lui, ses deux bras, mais dont les deux jambes étaient absentes. Le nègre était donc les bras de Lefèvre et les jambes de Pierret.

Les quatre invalides jasèrent ainsi jusqu'à ce que l'horloge de l'hôtel vint leur annoncer qu'il fallait qu'ils se rendissent à l'appel du soir. Ces quatre martyrs des batailles étaient encore trop fiers de leur titre de soldats de la vieille garde impériale pour manquer en quoi que ce fût à la discipline militaire. Ils se mirent donc en marche : Pierret, avec ses deux jambes de bois, donnait le bras à Tircis, et le grognard marchait côte à côte de Lefèvre, qui, s'il n'avait pas plus de bras qu'un coq, en avait du moins les jambes.

La réunion quotidienne du grognard, de Pierret, de Lefèvre et de Tircis, car les quatre amis ne se quittaient guère, même dans leurs courses aux environs de l'hôtel, fut bientôt appelée aux Invalides : *l'escouade des vieux de la vieille.*

XXXV.

LE DERNIER DES GROGNARDS.

Tircis, comme tous les nègres qui se sont frottés à la civilisation française, avait une grande facilité d'imitation. Depuis son entrée à l'hôtel, il s'était abonné à la musique, et pendant ses longues heures de loisir il avait appris à jouer de la petite flûte. Il charmait ses trois amis, lorsqu'assis sur le revers des fossés de l'avenue de Lamothe-Piquet, ceux-ci fumaient tranquillement leur pipe, il leur exécutait sur son aigre instrument les airs de marches de la garde impériale. Outre cela, il savait imiter parfaitement, avec sa bouche, le son des instruments, qui forment la partie obligée de la musique militaire, tels que grosse caisse, cymbales et trombonne.

Un jour que l'*escouade des vieux de la vieille* s'était groupée autour de l'arbre qu'on appelait jadis le *Napoléon*, à quelque distance du lieu où se dressait une colonnelle fameux Lion de Saint-Marc, le grognard qui depuis le matin était pensif et morose, dit tout-à-coup au nègre :

— Dites-moi donc, Tircis, vous rappelleriez-vous les airs que jouait la musique de la garde consulaire à Marengo, lorsque, au milieu de la plaine, elle reçut à la baïonnette les charges successives de la cavallerie autrichienne.

— Si je me les 'appelle, fit le nègre, je c'nis bien sé'gent, moi avoi' eu là un pavillon chinois d'honneu' qui a été 'emplacé en 1804, pa' la déco'ation à Boulogne.

Or, il faut remarquer que nos braves étaient tous les quatre décorés.

— Eh bien ! répéta le grognard, jouez-nous un peu de ces marches-là ça nous rajeunira de quarante-cinq ans. Je crois encore entendre le général Lannes crier à ses grenadiers quand il *leur fit former le carré : " Grenadiers ! recevez* l'ennemi sur la pointe de vos baïonnettes ! l'armée vous regarde, le premier consul est là ! " Dam ! il eût fallu voir la chose, et comme nous autres nous nous redressions, car moi je ne faisais pas encore partie de la garde consulaire, je n'y fus incorporé qu'après Marengo ; mais, vous autres, vous devez vous en souvenir. Ce fut un terrible tremblement, n'est ce pas ?

— Parbleu ! répétèrent Tircis et Lefèvre.

— A telle enseigne, reprit Pierret, que moi, qui n'avais qu'un vieux fusil, je ramassai celui du grenadier Croquot qui venait d'être tué devant moi et je pris son rang !

— C'était le bon temps, continua le grognard, nous étions tous jeunes et solides, le petit caporal aussi, la France était partout victorieuse !

Et en disant ces mots, le sergent posa sa tête dans ses deux mains comme un homme dont le cœur s'emplit de tristes pensées et les trois autres invalides partagèrent instinctivement la patriotique douleur de leur ami.

Cependant, Tircis avait préparé sa petite flûte et bientôt il fit entendre tour à tour les airs de la journée de Marengo.

Le premier, celui que la musique entonna aux premiers rayons du jour :

Si tu voyais ce joli cadet.

Puis, à midi, au moment où l'action était engagée sur toute la ligne :

Peuple français, peuple de frères !

Puis, à quatre heures du soir, lorsque la garde consulaire s'avança fièrement au devant de l'ennemi :

A ça ira ! ça ira ! ça ira !..

A ce dernier air, que Tircis rendit encore plus entraînant en y ajoutant, selon son habitude, les sons du trombonne, de la grosse caisse et des cimballes, nos trois invalides, entraînés par une sorte de commotion électrique, se levèrent spontanément, le front haut, l'œil enflammé, la respiration haletante, et se mirent à marquer la cadence du pas, comme des gens qui vont charger l'ennemi. Il était admirable de voir le vieux Pierret, agitant ses béquilles de bois, comme si la chaleur de son cœur eût pu s'infiltrer dans ses jambes d'emprunt, et leur donner du sang pour acheter la victoire ; l'intrépide Lefèvre, non moins enthousiasmé, remuait les moignons de ses bras, et saisissait encore, par l'imagination, l'arme qui devait contribuer au salut général. Quant au grognard, qui s'était réveillé de son assoupissement aux accents de cette musique qui lui rappelait un des beaux jours de sa vie, il était hors de lui-même. Il s'éta it élancé à la tête de ses camarades, en s'écriant d'une voix forte et retentissante :

— Vive la république ! vive le premier consul ! En avant !....

C'étaient les mêmes mots qu'avaient prononcés les soldats de la garde consulaire, quarante-cinq ans auparavant. Et il courut ainsi jusqu'à l'emplacement où s'élevait autrefois le Lion de Venise, mais là, il tomba...

Ses camarades accoururent vers lui pour le relever.... il était mort, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante ; Il était mort en soldat de la vieille garde impériale, en criant : *En avant !* sur la place même où avait existé un trophée de la gloire et de la puissance française.

C'était une belle mort.. mourir d'un souvenir de gloire, entouré de soldats, d'invalides, et en face de ce dôme étincelant qui renfermait sous sa coupole d'or les cendres de Napoléon et celle des drapeaux conquis sur toutes les nations de l'Europe !

Les trois soldats stupéfaits contemplèrent le corps gisant de leur ami, sans pouvoir même lui porter aucun secours : il était déjà trop tard...

Le lendemain, un piquet de douze invalides était sous les armes : on allait rendre les honneurs funèbres à Magloire Bourguignon, sergent des grenadiers de l'ex-vieille garde impériale, chevalier de la Lég on-d'Honneur.

Quatre sous-officiers tenaient chacun un des coins du drap mortuaire. Après le service religieux, le cercueil, sur lequel étaient placées une épée, une croix d'honneur et des épaulettes de laine rouge brochées d'or, fut porté à bras au cimetière, où, dans une fosse on descendit le corps du vieux soldat au milieu du silence et du recueillement général. Selon le vœu exprimé dans son testament, on ne lui fit point d'oraison funèbre, mais Tircis, le bon nègre, planta sur cette fosse une croix de bois peinte en noir sur laquelle on avait écrit en lettres blanches :

" CI-GIT, LE DERNIER DES GROGNARDS."

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

BOTANIQUE.

No 8.

Réponse à quelques préjugés de certaines personnes, contre l'étude de la botanique.

Il existe parmi nous certains préjugés contre l'étude de la botanique, qui empêchent beaucoup de personnes de s'y livrer, et malheureusement il arrive quelquefois, que ce sont celles qui non seulement en auraient le loisir et la capacité, mais qui aussi par leur position sociale et leur fortune pourraient devenir les fondateurs et les patrons d'une société Linéenne en cette ville, d'un jardin botanique et d'une société d'horticulture, dont le public ne tarderait pas à retirer de grands avantages. Que l'on jette les yeux chez nos voisins nous y verrons dans des villes qui n'ont pas l'importance de Montréal, des sociétés Linnéenes, des jardins botaniques et des sociétés d'horticulture, et qu'on leur demande quels fruits on retire de tout cela, la réponse ne se fera pas attendre et elle sera satisfaisante.

Il est donc important de s'étudier à dissiper des préjugés qui tiendraient à arrêter ceux qui désireraient s'adonner à cette étude. Examinons les donc et tâchons d'y répondre.

" La botanique disent quelques uns, peut bien " être la plus séduisante des études de l'histoire " naturelle ; mais pour un homme c'est une occu- " pation frivole, elle convient bien aux dames, " c'est un fort joli passe temps, et c'est tout ; les " avantages qui en découlent ne sont pas assez " frappants pour y attacher tant d'importance."

" D'autres disent : Que cette étude peut convenir aux médecins, mais que pour eux, ils ne " voient pas l'avantage qu'ils en retireraient, qu'il " faut y donner beaucoup de temps, qu'en outre " n'étant point versés dans le grec et le latin, ils " ne voient pas comment ils pourraient entreprendre une étude dont les termes dérivent presque " tous de ces deux langues."

La botanique est en effet " la plus séduisante des " études de l'histoire naturelle." Et j'ajouterai que de toutes les sciences il n'en est aucune qui soit établie sur une bâse plus solide ; il est impossible de prévoir les découvertes et les améliorations dont elle est susceptible, tous les jours elle fait des progrès étonnants et par son moyen les pays les plus reculés et les plus inhabités sont visités avec ardeur et avec profit pour le monde entier. Elle est en même temps la plus ancienne puisque l'histoire des végétaux remonte à l'origine du monde ; qu'on lise les versets 11, 12, 29 et 30 du premier chapitre de la Génese (Bible de Genoude) et l'on y remarquera qu'après le *fiat lux*, la création du firmament, et la division des eaux, Dieu ordonna à la terre, de produire les plantes, et ce fut le troisième jour.

Le créateur les donne à l'homme pour nourriture, et pour pâture à tous les animaux de la terre.

" Mais pour un homme c'est dit-on, une occu- " pation frivole."

En jugeait-il ainsi celui à qui Dieu donna non seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit encore le plus riche et le plus magnifique de tous les Rois.

" La sagesse de Salamon, dit le texte sacré, sur- " passait la sagesse de tous les Orientaux et de " tous les Egyptiens..... Il traita de tous les " arbres depuis le cédre qui est sur le Liban jus- " qu'à l'hysope qui sort de la Muraille." (Les " Rois, L. 3. ch. 4. v. 33.)

Et depuis que des génies se sont occupés et s'occupent encore de cette étude, parlerai-je d'Hippocrate le fondateur de la médecine, de Pythagore qui écrivit un traité sur les plantes, d'Aristote le précepteur d'Alexandre, de Théophraste, de Dioscoride, un des plus célèbres medecins de son temps de Pline, de Gesner qui a la gloire d'avoir établi avant qui que ce soit, la nécessité de chercher dans la fleur et dans le fruit, les caractères distinctifs les plus essentiels, des classes et des genres. Citerai-je les frères Bauhin, dont Rousseau fait un si bel éloge ; je n'en finirais plus s'il fallait nommer toutes les célébrités qui se sont occupés de cette science ; le prince Eugene de Savoie dépensa noblement une partie de sa fortune pour en être le protecteur, l'illustre Ray, botaniste anglais, a consumé cinquante ans de sa vie, à cette étude. Qui n'a pas entendu parler des Tournefort, des Linnée des Jussieu, des Adanson, des Ventenat, des Decandolle ? Et Louis Richard, Desfontaines, Mirbel le Baron Humbolt, cette femme sur qui tomba le premier choix de Napoléon, la sensible Joséphine, étaient-ils donc des esprits à s'occuper de frivolités? la botanique a fait les délices d'une foule de savants et de grands personnages. Et elle a exercé et exerce encore aujourd'hui les plus solides, et nous craindrions de passer pour des esprits frivoles en l'étudiant !

" Elle convient bien, ajoute-t-on, aux dames."

Oui certainement elle convient aux dames, et les dames qui s'y adonnent montrent la solidité de leur jugement, puisque la botanique, est une logique pratique ; et comment ne plairait elle pas à un sexe qui a tant de rapports avec les fleurs, et à qui, comme l'a ingénieusement imaginé Milton dans son paradis perdu, nous devons les noms de ces êtres charmants. Eve suivant lui, fut chargée de l'agréable tâche de donner des noms aux fleurs et d'en classer les différentes tribus, ainsi que de tous les végéteaux que renfermait l'Eden. Le poète nous la peint attentive à les visiter à les soigner et à jouir de leur beauté et de leurs parfums, et quand elle se voit obligée de quitter le paradis terrestre, elle jette un dernier coup d'œil sur les objets chéris, de ses soins assidus et exhale ainsi sa douleur.

" O coup plus rigoureux que la perte du jour,
C'en est donc fait, il faut les quitter sans retour,
Ces beaux champs, ces beaux lieux où j'ai reçu la vie,
Lieux charmants que le ciel n'a pu voir sans envie.
Hélas jusqu'à la mort dans ces réduits secrets
J'ai cru pouvoir nourrir mes douloureux regrets !
Je n'emporterai donc, ô terre fortunée,
Que le remords cruel de t'avoir profanée !
O vous objets chéris de mes soins assidus
Adieu, charmantes fleurs, vous ne me verrez plus,
Aux rayons du soleil présenter vos calices,
Du printemps près de vous épier les prémices,
A vos jeunes tribus assigner leurs cantons
Cultiver votre enfance et vous donner des noms.
Quel autre soutiendra vos tiges languissantes ?
Qui viendra vous verser des eaux rafraichissantes ?
Hélas chaque matin je courais vous revoir
Je vous soignais le jour vous visitais le soir.
Des eaux du paradis j'entretenais vos charmes
Et mes yeux maintenant vous arrosent de larmes.
Adieu donc pour toujours, vous n'aurez plus ailleurs
Ni les mêmes parfums ni les mêmes couleurs !

PARADIS PERDU L. XI.

Si la botanique convient aux dames, elle est nécessaire aux hommes comme nous le ferons voir plus tard ; et loin de n'avoir que le mérite d'être " un fort joli passetemps," nous ferons aussi remarquer que les avantages que l'on en peut retirer sont assez nombreux et assez frappants pour qu'on doive y attacher de l'importance. C'est aux végétaux, nous le répétons, que nous devons nos vêtements, nos habitations, notre nourriture et les remèdes qui nous soulagent dans nos maux, et c'est à la botanique que nous devons l'avantage de les connaître de les distinguer et de les classer. Richard, dans la préface de ses nouveaux éléments de botanique, édition de 1819, s'exprime ainsi.

" Destinant principalement ce livre à l'instruction " des jeunes gens qui s'adonnent à l'étude de l'art " de guérir, sachant le nombre et l'importance des " connaissances qu'ils doivent acquérir, connais- " sances *au nombre desquelles la botanique occupe* " *un rang distingué, je me suis efforcé de ne leur* " *présenter que les notions en quelque sorte indispen-* " *sable de cette branche de leurs études.*" etc.

Et il considère cette science si nécessaire à la médecine qu'il s'exprime ainsi un peu plus loin.

" La botanique est une source intarissable de " remèdes efficaces pour le médecin qui sait y " puiser. Est-il une autre classe de corps naturels " qui lui offrent autant de médicaments utiles que " celle des végétaux ? Or quel est le médecin " instruit, jaloux d'exercer son art avec la noblesse " et la supériorité qui s'élève au dessus de tous les " autres, quel est le médecin dis-je qui peut sans " quelque honte prescrire chaque jour à ses ma- " lades des plantes dont il connait à peine le nom, " qu'il n'a jamais vu fraiches et qu'il ne saurait " distinguer de celles même avec lesquelles elles " n'ont aucun rapport parcequ'il n'en a point " étudié les caractères, c'est le chirurgien qui pra- " tiquant une opération ignore les organes que " divise *son instrument.*" etc.

L'étude de la botanique entraine ceux qui s'y livrent dans une foule de connaissances ; Aubert dans son cours de Phytologie, Paris 1816, présente un tableau de vingt sciences qui se trouvent necessairement liées à cette partie de l'histoire naturelle. Et cette étude ne serait qu'une occupation frivole !

D.....

LA REVUE CANADIENNE.

MONTRÉAL, 14 AOUT, 1846.

ARRIVEE DU GREAT WESTERN.

Le *Great Western* est arrivé lundi à New York apportant des nouvelles de Paris jusqu'au 22 d'Angleterre jusqu'au 25 juillet, c'est à dire plus récentes de six jours que celles que nous avions reçues par l'*Hibernia.*

Les journaux français continuent à s'occuper exclusivement des élections.

—En Angleterre, le nouveau ministère s'est prononcé sur la question des sucres, ainsi que l'avait annoncé lord John Russell. Cette question était, avons-nous dit, le seul terrain sur lequel le cabinet eût à rencontrer des difficultés, et, en effet, de la manière dont elle est posée aujourd'hui, elle pourrait bien devenir une pierre d'achoppement.

—Le sort de la question est du reste entre les mains du parti de sir Robert Peel, et selon qu'il accordera ou refusera son concours au nouveau cabinet, celui-ci sera vainqueur ou aura le dessous. Dans ce dernier cas, l'intention arrêtée de lord John Russell serait, dit-on, de dissoudre le parlement et d'en appeler à de nouvelles élections. Le débat décisif devait s'engager le 24, mais la mort du frère de lord Russell l'avait fait renvoyer au 27 ; il est donc probable que le prochain steamer—celui du 4 août—nous apportera le dénouement de la situation.

ANGLETERRE.— Lord Palmerston a été élu à Tiverton. En remerciant les électeurs, le nouveau ministre des affaires étrangères a dit " qu'il espérait, soit comme représentant de Tiverton, soit comme ministre de la couronne, ne jamais s'écarter de ce que lui paraitrait être juste, et ne jamais manquer de l'énergie et de la persévérance necessaires pour remplir ses doubles fonctions. „

M. Rutherford, nommé lord-avocat d'Écosse, a été élu à Leith. La réélection de la plupart des membres du cabinet semble assurée. Cependant, M. Macauley, qui s'est présenté à Edimbourg, aura un concurrent ; Milner Gibson sollicite les suffrages des électeurs de Manchester. Sa candidature est appuyée.

Les paroles que lord John Russell, dans le meeting des électeurs de Londres, a prononcées au sujet des réformes à opérer dans l'église anglaise, ont excité des inquiétudes parmi les nombreux défenseurs de l'église protestante que réunit le parlement. Un club, qui a pris le titre de Club National, s'est constitué dans le but de maintenir le principe protestant dans l'administration, de soutenir un système d'éducation " basée sur l'Ecriture et dirigée par les ministres protestans ; de conserver à l'église d'Angleterre et d'Irlande toute l'intégrité de ses droits ; de faire tous les efforts possibles pour que le gouvernement de l'Irlande soit dirigé conformement aux principes de la constitution anglaise, pour l'établissement en Irlande de la liberté religieuse. "

Le club a nommé un comité sous la présidence du duc de Manchester et les vice-présidences de MM. le duc de Marlborough, le duc de Newcastle, le marquis de Downshire, le comte de Charleville, le comte d'Egmont, le comte de Glengall.

Cette ligue, formée pour la conservation des abus de l'église protestante en Irlande, cherchera sans doute à s'appuyer sur les sentimens qui animent le vulgaire contre la religion catholique. Elle pourrait devenir dangereuse pour l'administration actuelle. Déjà les journaux qui inclinent vers l'opposition ont cherché à faire renaître le bruit d'une association entre lord John Russell et O'Connell dans le but d'étouffer le rappel en Irlande. Cette allégation avait acquis quelque consistance sous l'administration de lord Melbourne, et elle avait fait tort au ministère. Cette fois, le premier ministre, averti à temps, a immédiatement fait démentir cette nouvelle. Mais on peut se convaincre que l'orage se forme déjà et qu'il éclatera sur la question de l'enseignement en Irlande. Il est vrai que le cabinet actuel aura le temps de se préparer à le conjurer.

O'Connell est arrivé à Dundalk, où une brillante réception lui a été faite. A la fin du dîner, qui lui a été offert par le club pour le rappel de l'Union, le libérateur a présenté son dernier fils comme candidat au parlement. Cette candidature a été appuyée.

DISSOLUTION DE LA LIGUE CONTRE LES LOIS DES CÉRÉALES.

" Il y a trois ans et demi, trois ou quatre hommes appartenant à l'industrie de Manchester louaient une petite chambre dans un quartier reculé de la ville. Nous disons que la chambre était petite, cependant elle leur parut trop vaste encore, car ils la partagèrent en deux à l'aide d'un ample rideau de serge rouge

Ce fut dans cette chambre modeste, derrière ce rideau de serge rouge que naquit la Ligue. Que voulaient les locataires de la petite chambre ? Mon Dieu, peu de chose, en vérité, ils voulaient tout simplement changer la constitution économique de leur pays, ils voulaient ruiner le vieil édifice des privilèges où s'abritait la plus puissante aristocratie du monde, ils voulaient lutter corps à corps avec cette aristocratie qui, depuis tant de siècles, gouvernait l'Angleterre. N'était-ce point là une entreprise folle ? Encore si ces rêveurs, qui comploitaient en faveur de la liberté, avaient eu le peuple pour eux ! mais non, ils étaient seuls ! Le peuple sympathisait plutôt avec leurs adversaires qu'avec eux ! le peuple était pour ceux qui protégeaient avec une si vive sollicitude le *travail national !*

Il y avait bien, à la vérité, au sein des masses laborieuses, des esprits que les privations, les souffrances avaient aigris, poussés au desespoir, esprits toujours prêts à s'engager dans des entreprises aventureuses, parce qu'ils n'ont rien à perdre et tout à gagner. Il eût été facile d'irriter les passions de cette masse déshéritée, et de les pousser dans la voie des révolutions. Mais ce n'était point ainsi, ce n'était point à l'aide de la force brutale que nos rêveurs se proposaient de conquérir la liberté ; ils repoussaient l'émeute matérielle, ils ne voulaient que de l'émeute morale. Dans leur petite chambre, ils ne fabriquaient point de la poudre et des balles, ils fabriquaient des argumens. Ils voulaient faire accepter la liberté économique par la persuasion, ils ne voulaient point l'imposer par la force !

Eh bien ! elle a réussi, cette chimérique entreprise ! Les *free-traders* de Manchester, après sept années de lutte, ont vaincu leurs adversaires. En sept années ils ont détruit les préjugés séculaires d'une nation, converti un pays tout entier à la liberté ! Après sept années, la chambre des lords a sanctionné l'œuvre commencée dans la petite chambre de Manchester, et le premier ministre de l'Angleterre a remercié, au nom du pays, Richard Cobden, le promoteur de la Ligue.

N'est-ce point là le plus noble, le plus beau des triomphes ? Quelle victoire vaut la victoire de la Ligue ? Quel nom rayonne d'un éclat plus vif et plus pur que le nom de Richard Cobden, le tribun populaire, le tribun qui vient d'affranchir son pays de la misère en lui donnant la liberté économique ?

Mais que de peines, que de travaux, quelle admirable persévérance il a fallu pour obtenir ce résultat ! Il y a vraiment quelque chose d'homérique dans le travail accompli par les agitateurs de la ligue. Seulement, ce n'est point la force physique que l'on voit se déployer ici et accomplir des prodiges, c'est une force plus noble, c'est la force de l'intelligence. Les athlètes sont des écrivains et des orateurs ! Pendant sept années, ces champions de la liberté du travail se dévouent corps et âme au triomphe de leur cause. Sans cesse sur le champ de bataille, leur chef visite les villes, les bourgs et jusqu'aux plus pauvres hameaux pour y répandre les doctrines du commerce libre. En 1843, on le voit tenir en deux mois plus de quarante meetings. Malade, épuisé par la lutte, il ne consent à se reposer que le jour du triomphe.

Aujourd'hui que ce grand triomphe est obtenu, la ligue se sépare et M. Cobden, à qui les whigs ont cependant offert une place dans le nouveau ministère, M. Cobden rentre modestement dans la vie privée."

ITALIE—ROME, 7 *juillet.*—Le cardinal Gizzi est nommé ministre des affaires étrangères, et le cardinal Amat ministre de l'intérieur.

Le pape a dit-on, le projet d'aller visiter les légations et d'examiner le véritable état des choses, pour remédier aux abus politiques et administratifs. En cela il imiterait le pape Jules II.

On dit que les regimens suisses seront licenciés.

Quand le Saint Père est sorti dernièrement à pied, quelques courtisans avaient tenté de le dissuader, vu le danger auquel il s'exposait, disaient-ils. Le pape répondit en riant : Quand je suis au milieu de mes sujets, je ne crains personnes."

Depuis que l'on sait qu'une amnistie sera publiée, on attend avec calme la publication de ce décret.

La ville de Forli a envoyé au conclave une